

Franquin-Hergé, le rendez-vous manqué

Au-delà de l'admiration mutuelle qu'ils se témoignaient en public, les deux géants de la bande dessinée belge du XX^e siècle n'ont jamais eu véritablement d'atomes crochus. Retour sur une étrange non-relation.



IL Y A DES COÏNCIDENCES AMUSANTES, a raconté un jour Franquin. J'étais bien plus jeune qu'Hergé, mais je suis passé par le même collège que lui, Saint-Boniface. Nous sommes nés dans le même quartier de Bruxelles et nous y avons habité... » (1) On pourrait ajouter que ces deux géants de la bande dessinée franco-belge ont publié leurs premiers dessins dans des revues scouts (*Le Boy-Scout belge* pour Hergé, *Plein-Jeu* pour Franquin), qu'ils ont habité plus tard dans la commune de Boitsfort à quelques rues l'un de l'autre, qu'ils ont travaillé cinq ans pour le même journal, *Tintin*, et qu'ils ont chacun traversé une dépression, dont Hergé sortira via le blanc de *Tintin au Tibet*, tandis que Franquin, lui, plongera dans ses *Idées noires*...

Bref, malgré la génération qui les sépare – Hergé est né en 1907 et Franquin en 1924 –, tout aurait dû réunir ces deux créateurs. Et pourtant... On a beau fouiller les dossiers, éplucher les biographies, on chercherait en vain la mention d'une vraie rencontre entre les deux hommes dans les mille pages entomologiques du *Hergé, lignes de vie* (Moulinart), de Philippe Goddin ; ou se plonger dans les archives de l'INA, rien ou presque. Une seule photographie connue, publiée dans la monographie d'Yvan Delporte (2), montre Hergé et Franquin ensemble (voir ci-contre). Et encore ne sait-on pas à quelle occasion elle fut prise. Les « franquinologues » la datent approximativement des années 50, au vu de la coupe en brosse du père de *Gaston*. On observera d'ailleurs que, symboliquement, les deux hommes ne semblent pas se regarder...

« Entre Franquin et Hergé, la rencontre ne s'est pas faite, il n'y a jamais eu de connivence », confirme Hugues Dayez, auteur du *Duel Tintin-Spirou*, qui a connu les deux hommes. Ce n'est pourtant pas faute de proclamer haut et fort leur admiration mutuelle. « Quand j'ai commencé, il y avait deux phares aussi brillants l'un que l'autre : Disney et Hergé », confiera Franquin. Pourtant, contrairement à un Tillieux, dont les premiers albums, *Les Aventures de Félix*, sont très fortement influencés par Hergé, Franquin, lui, ne sera jamais un adepte de la ligne claire. La raison en est très simple : l'enseignement de Jijé, avec ses coups de pinceau, ses pleins et ses déliés, est passé par là. D'ailleurs, la personnalité de Jijé – né en 1914, à cheval sur les générations Franquin et Hergé – est sans doute pour quelque chose dans l'absence de connivence entre les pères de *Tintin* et de *Gaston*. L'anecdote est célèbre : Hergé ayant reproché à Jijé d'avoir emprunté les traits de *Tintin* pour créer son héros Jojo, ce dernier avait envoyé pour toute réponse à Hergé un dessin représentant Béatrice coiffée d'une houppette...

Néanmoins, Hergé aussi, dans ses entretiens avec Numa Sadoul, ne tarira pas d'éloges à l'égard du père de *Gaston* : « Quand je vois un Franquin, par exemple, je me dis : "Mais comment peut-on nous comparer ?" Lui, c'est un grand artiste, à côté duquel je ne suis qu'un piètre dessinateur. » Et Hergé tiendra à inviter Franquin lors de l'émission télévisée spéciale qui lui est consacrée, sur la deuxième chaîne française, le 28 décembre 1969, sous la houlette de Pierre Tchernia. Émission symptomatique, d'ailleurs, lors de laquelle Hergé s'entretient longuement avec Alain Saint-Ogan, son maître, sourit aux bons mots de Goscinny, mais se contente d'écouter poliment les trois phrases prononcées par Franquin...

« On est dans deux univers étanches, analyse Hugues Dayez. A la rédaction de *Tintin*, on porte la cravate et on publie des bandes dessinées réalistes ; chez *Spirou*, dont Franquin est la star, l'ambiance est beaucoup plus détendue et l'humour a toute sa place. » Hergé ne sera d'ailleurs pour rien dans le « transfert » de Franquin chez *Tintin*, en 1955, décidé par le « patron », Raymond Leblanc. « Je n'ai toujours pas rencontré Hergé », dira d'ailleurs Franquin plusieurs mois après avoir commencé à y publier *Modeste et Pompon*. « Il n'est pas sûr que cette série de gags, avec son esthétique "gros nez", ait été la tasse de thé d'Hergé », suppute Hugues Dayez... Le côté un peu corseté de l'hebdomadaire des éditions du Lombard ne pouvait convenir au créateur de *Gaston*. « Chez Hergé, il y avait un esprit de sérieux », résumera pudiquement Franquin à propos de son passage chez *Tintin*.

Il y a pourtant quelques cousinages dans les œuvres des deux dessinateurs. Avant l'arrivée du Marsupilami, la relation de *Spirou* et *Spij* n'est pas sans évoquer celle de *Tintin* et *Milou*. Champignac et Tournesol sont les mêmes « seconds rôles », des inventeurs farfelus (que l'on songe aux sous-marins du *Trézor de Rackham le Rouge* et du *Repaire de la murène*). Et la première scène campagnarde des *Bijoux de la Castafiore* ressemble furieusement à la première page de ce même *Repaire de la murène*, publié plusieurs années auparavant.

Outre leur présence commune sur le plateau de Pierre Tchernia, les deux



hommes se croiseront encore au moins trois fois dans ces années-là : après Mai 68, lors d'une réunion à l'École de dessin Saint-Luc, à Bruxelles, pour évoquer le lancement d'un enseignement dédié à la bande dessinée (c'est finalement Eddy Paape qui en héritera) ; en 1971, ils feront partie du même jury du Grand Prix Lombard de la bande dessinée ; et enfin, en 1979, lors des émouvantes retrouvailles télévisées entre Tchang et Hergé, Franquin sera présent au milieu du public, aux côtés de Morris et de Bretecherer...

Bref, rien qui ne dénote une grande intimité. C'est que, derrière la grande urbanité montrée en public, on a affaire à deux tempéraments très différents. Hergé est incontestablement un homme de droite, qui ne déviara jamais d'un iota de cette ligne claire, dont il est le génie incontesté. Franquin, lui, aurait plutôt des positions anticléricales, pacifistes, et connaîtra une seconde carrière avec *Le Trombone illustré* et ses *Idées noires*. Ce n'est sans doute pas par hasard si c'est en marge d'une interview commune donnée avec l'« anarchiste » Yvan Delporte, en 1977, au journal *Antirouille*, chanteur de la contre-culture, que Franquin confiera : « Hergé est un bon dessinateur », avant d'ajouter après un sourire échangé avec Yvan Delporte : « Mais il est quand même un peu con ! » (3) Le mot est violent et, sans doute, dépasse-t-il la pensée véritable de son auteur.

Il traduit bien, néanmoins, le sentiment que Franquin peut éprouver, en ces années post-hippies, à l'égard de la personnalité toujours un peu « boy-scout » d'Hergé.

Graphiquement aussi, leurs voies s'éloignèrent toujours davantage : l'un a constamment cherché à épurer au maximum sa ligne claire, l'autre a sans cesse complexifié son dessin au fil des ans. Conclusion presque désenchantée d'Hugues Dayez : « Hergé et Franquin sont deux rails parallèles qui ne se rencontrent jamais. » ●

Jérôme Dupuis

- (1) *Le Duel Tintin-Spirou*, par Hugues Dayez, Éditions contemporaines. Hugues Dayez vient de publier une magnifique édition de *La Mauvaise Tête*, de Franquin, chez Nilfite.
- (2) Yvan Delporte, réacteur en chef, par Christelle et Bertrand Pissavy-Vernault, Dupuis.
- (3) Franquin et les Fanzines, Dupuis.

Dans ce dessin de Franquin paru le 17 décembre 1964, Spirou s'essaye au pantalon de golf, un clin d'œil à Tintin.

Poisson d'avril ! En 1965, Spirou s'amuse à détourner le logo du concurrent Tintin.

Attention, monstres sacrés ! Hergé (de profil à gauche), Franquin (de face), Yvan Delporte (et sa célèbre barbe). C'est la seule photo connue des deux dessinateurs ensemble.



L'histoire secrète de Gaston Lagaffe

C'est autant le bébé que l'alter ego de Franquin. Employé au courrier des lecteurs dans la rédaction d'un célèbre hebdomadaire, le gaffeur permet au dessinateur de faire – enfin ! – du Franquin. Voici comment est né ce mythe populaire.



I L EST MIGNON. Noir et blanc, entre le cocker et le jack russell. La plupart du temps, il se promène sans laisse, trottinant hardiment entre les jambes de Longtarin, mais il lui arrive aussi de se faufiler à l'intérieur de la rédaction. Souvent, il cherche l'âme sœur, et Franquin lui colle une bulle avec un cœur à l'intérieur. Ce petit chien, qui traverse discrètement une cinquantaine des gags de *Gaston Lagaffe* et fait depuis plus d'un demi-siècle l'objet d'une chasse au trésor passionnée, résume à lui seul le génie de Franquin. Le dessinateur raffolait des œuvres à tiroirs – après tout, le chef-d'œuvre de sa vie n'a-t-il pas pour décor une fabrique de bandes dessinées ? – et craignait toujours de ne pas en donner assez à ses lecteurs. Mais c'est aussi toute la saga de *Gaston Lagaffe* que l'apparition subreptice de ce petit chien résume à elle seule. Car c'est ça, *Gaston* : l'histoire d'un héros né par hasard. D'une bande dessinée humble et tendre qui a fait son chemin à rebrousse-poil

des diktats de son temps et de la tyrannie des superhéros. Et cette histoire foutraque, iconoclaste mais surtout généreuse regorge de clins d'œil. Pour peu qu'on veuille bien les voir.

Une idée en passant
Tout commence en janvier 1957. Franquin a 33 ans, un rôle clé au sein du *Journal de Spirou* et bientôt un nouvel atelier bruxellois, dont il taira jalousement le numéro de téléphone. L'homme est très demandé. Un jour, alors qu'il frise déjà le burn-out, il vient pourtant trouver le rédacteur en chef, Yvan

Delporte, dans les bureaux de *Spirou*. Il sait que cet anticonformiste à barbe de prophète accueille toujours les idées à bras ouverts. Et justement, Franquin en a une. Une de rien du tout, une pour le changer de ses travaux habituels. Une idée en forme de blague : « On pourrait faire, dans *Spirou*, un personnage, un héros sans emploi, c'est-à-dire un héros de bande dessinée qui ne serait pas dans une bande dessinée. Et alors, comme il n'aurait rien à faire, il ferait des gaffes et saboterait le journal par ses maladroises. »

Delporte pointe sa barbe fournie en signe d'assentiment : l'idée est adoptée. Reste à



donner un visage à cet antihéros. Brainstorming dans un troquet à deux pas de la rédaction, Au bon vieux temps. Sur un sous-bock, Franquin griffonne une bouille qui deviendra Gaston. La silhouette d'échalas et les cheveux en baguettes de tambour seraient une réminiscence d'un gaillard aperçu lors de son voyage en Amérique. Quant au prénom, une contribution de Delporte, marqué dans sa jeunesse par la maladresse d'un copain d'école, Gaston Mostraet. Gaston, c'est aussi le prénom du beau-père de Franquin, mais le dessinateur n'est pas hostile aux passerelles entre l'intime et la fiction. N'est-il pas en train de devenir père pour de vrai au moment où il donne naissance à Gaston sur le papier ?

Arroser l'arroseur

Voilà donc André Franquin, des commandes par-dessus la tête, embarqué dans les aventures d'un héros désœuvré. Ironique, n'est-ce pas, de la part d'un tel bourreau de travail ! A moins qu'en offrant de son précieux temps à un personnage aussi mou – mou, le « gros pif en forme de pomme de terre » ; molles, les épaules voûtées ; molle, la bouche gobant un mégot –, Franquin n'ait voulu tout envoyer en l'air dans une grande explosion de rire. De fait, la première rencontre de *Gaston* avec les lecteurs de *Spirou*, dans le n° 985 daté du 28 février 1957, se décline sous le thème du saccage : des traces de pas noires souillent la bordure d'une page. Dans un coin, un jeune homme vient de pousser la porte de la rédaction. A-t-il frappé avant d'entrer ? Pas sûr, vu son air un peu tête en l'air et la nervosité avec laquelle il tire sur son neud pap'. Oui, pour sa toute première fois, Gaston a mis la forme : cheveux

courts, blazer, chaussures de ville. La semaine suivante, le revoilà dans un coin de page. Il a réussi à entrer, mais il semble toujours un peu embarrassé. Pas d'inquiétude, le garçon prend vite ses aises : affalé sur une chaise au numéro d'après, il s'allume une cigarette. Remballé, le costume élégant : le mythique pull à col roulé s'est imposé, lui aussi. Sept jours plus tard, enfin, quelqu'un semble avoir remarqué sa présence. En bas de la rubrique Sports, surmontés d'un grand point d'interrogation, *Spirou* et *Fantasio* observent Gaston qui fait le pied de grue, clope au bec. Dans les fêtes, on met toujours du temps à repérer les pique-assiette.

Le 28 mars 1957, le *Journal de Spirou* passe en couleurs. Quadrichrome, le fumeur solitaire est bel et bien fiché. Bleu, le liseré de traces de pas ; vert, le pull-over ; bleu clair, les revers du jean foncé ; rouges, les chaussettes. Et turquoise, les espadrilles ? Pas si vite. Pour l'instant, Gaston porte des chaussures de cuir. Quand Franquin poussera d'un cran supplémentaire le laisser-aller vestimentaire du personnage, les espadrilles de Lagaffe seront orange. Mais l'état déplorable des souliers de toile n'est pas du goût d'un lecteur de Mauléon-Licharre, fief pyrénéen de l'espadrille. Soucieux de la réputation de sa ville, il envoie à Franquin deux paires de chaussures flambant neuves, l'une noire et l'autre bleue. Franquin jette son dévolu sur la paire bleue, que Gaston adoptera pour ne plus jamais la quitter.

Six semaines après son apparition, l'intrus prend enfin la parole, au cours d'un dialogue digne d'une pièce de Beckett. « Qu'est-ce que vous faites ici ? » C'est *Spirou* qui soutire au grand escogriffe ses « J'sais pas... », ses « Beuh... » et ses « Sais plus... ». Aucune information ne filtre de cette absurde interview, si bien que *Spirou* finit par lâcher : « Mais vous êtes bien sûr que c'est ici que vous devez venir ? » Toujours est-il que Gaston est dans la place. Et que ça se voit. Dès la semaine suivante, il renverse de l'encre sur le concours de la semaine, provoquant le tonitruant « Mille millions ! » de *Fantasio*. Dès son origine, la création de *Gaston Lagaffe* repose sur cette trouvaille géniale : faire interagir la fiction et la réalité. Ainsi, cette première gaffe fait partie intégrante du concours, puisque les lecteurs sont invités à retrouver les mots tachés par la maladresse de Gaston. Avec cet habile stratagème,

Franquin réalise son fantasme : arroser l'arroseur et ridiculiser le pète-sec.

Pauvre *Fantasio* ! Lui qui incarne un reporter sympathique et intrépide dans *Spirou*, le voilà catapulté dans la peau d'un secrétaire de rédaction rabat-joie. Rabat-joie mais indispensable : clown blanc de Gaston, il fait valoir ses gags dans un dispositif comique vieux comme le monde. Le 25 avril 1957, il s'attaque au problème du

QUI ÊTES-VOUS ?
GASTON.
QU'EST-CE QUE VOUS FAITES ICI ?
J'ATTENDS.
VOUS ATTENDEZ QUOI ?
J'SAIS PAS... J'ATTENDS...
QUI VOUS A ENVOYÉ ?
ON M'A DIT DE VENIR...
QUI ?
SAIS PLUS...
DE VENIR POUR FAIRE QUOI ?
POUR TRAVAILLER...
TRAVAILLER COMMENT ?
SAIS PAS... ON M'A ENGAGÉ...
MAIS VOUS ÊTES BIEN SÛR QUE C'EST ICI QUE VOUS DEVEZ VENIR ?



“Franquin, les Idées noires et moi”

Entretien Marcel Gotlib

LE GÉNIAL CRÉATEUR de *Gai-Luron*, de *Rubrique-à-brac* et de *Rhââ Lovely* n'a jamais caché son admiration pour Franquin. La création du magazine *Fluide Glacial* lui donna l'occasion de publier les *Idées noires*... Le dessinateur nous livre ses souvenirs.

Marcel Gotlib en 1974, l'année où il rencontra Franquin pour la première fois.



Selon le livre Et Franquin créa la gaffe, vous auriez déclaré avoir appris à dessiner avec l'album Le Nid des Marsupilamis, paru en 1960. Franquin aurait donc été votre prof de BD sans le savoir. C'est vrai ? Vous aviez pourtant 26 ans à l'époque...

Marcel Gotlib : Je ne m'en souviens plus du tout. J'ai toujours adoré Franquin depuis que j'ai mis le nez dans un de ses albums. Alors, que ce soit celui-ci ou un autre... *Le Nid des Marsupilamis* est formidable, il est même adorable... Mais mon album préféré est *QRN sur Bretzelburg*. J'ai regardé à la loupe chacune des cases. J'ai l'intégrale de Franquin en trois exemplaires. Et une dédicace, dans un de ses derniers albums, que j'ai découpée et encadrée. J'ai appris à dessiner, dans l'absolu, avec d'autres dessinateurs, mais lui a été un de mes maîtres, oui. En 1960, je n'étais pas encore dans la BD. J'ai commencé en 1962, quand *Vaillant* (qui allait devenir *Pif Gadget*) m'a commandé une page hebdomadaire. Avant, je faisais des petits albums à colorier, pour enfants. Mais j'ai vite déchanté. Mon but, c'était *Pilote*.

Avec le recul, qu'est-ce qui vous a séduit dans le travail de Franquin ?

> Tout me plaisait, mais avant tout son graphisme, son dessin. Aussi bien *Spirou* que *Gaston Lagaffe* ou tous ses autres albums. Y compris quand il travaillait au *Trombone illustré*, un supplément à *Spirou* qui n'était pas du tout du goût du grand patron. Il se plaignait de recevoir des lettres de parents de lecteurs. Il n'y avait pourtant rien de méchant là-dedans.

© William Karel/Gamma

PREFACE

Franquin. Le plus Grand auteur, B.D. du monde. Ses dessins sont d'habilloux, ses merveilles, des faux-dortoirs. Son inspiration féérique et le Génie. Son talent d'illustrateur et son sens de la sublimité. Le monde de la BD n'a jamais eu de figures plus grandes. Michel Ange et Léonard de Vinci n'auraient pas pu rivaliser avec lui. Ses extraordinaires "œuvres" ont été publiées de suite à l'étau sur Franquin, l'effort de la divinité, l'œuvre accomplie. Franquin le magistral, Franquin éblouissant, Franquin rayonnant. Franquin la tendresse. Je devais je devais absolument dire tout ça, même si ça doit blesser sa légendaire modestie.

GOTLIB

Le Trombone illustré publiait les Idées noires. Puis, en 1977, les Idées noires paraissent dans Fluide Glacial – que vous veniez de créer deux ans plus tôt avec Alexis et votre ami d'enfance, Jacques Diamant. Est-ce vous qui avez proposé à Franquin de vous rejoindre ?

C'est effectivement dans *Le Trombone illustré* que Franquin a commencé à faire les *Idées noires*. Juste avant, il ne travaillait plus, il était plus ou moins en dépression. Quand il ne travaillait pas, toute la profession lui tombait dessus pour lui demander un petit dessin, n'importe quoi. J'ai fait comme les autres, je lui ai envoyé un scénario crayonné et, à ma grande surprise, il m'a renvoyé mon scénario exécuté en couleurs. Quand j'ai vu ça, je suis tombé raide. Cette planche [*une histoire de Martiens sur un banc*, NDLR] est parue dans

Fluide. Il me l'a offerte, elle est toujours au mur dans mon bureau. Plus tard, *Le Trombone* a été obligé de s'arrêter, sur les injonctions formelles de M. Dupuis. Il n'y avait plus d'*Idées noires*. Je me suis tout de suite rué sur Franquin et je lui ai dit que je voulais les *Idées noires* pour *Fluide*. J'ai publié toutes celles parues dans *Le Trombone*, en un seul paquet, avec une couverture que j'ai bidouillée avec un dessin de moi en page de garde. Ensuite, il a continué à nous livrer une page par semaine.

Dans quelles circonstances avez-vous rencontré Franquin la première fois ?

C'était à Angoulême 1 [*la première édition du festival de bande dessinée*, en janvier 1974, NDLR]. Je me suis retrouvé entre mes idoles : Franquin et Harvey Kurtzman, le créateur du magazine *MAD*. Il y avait aussi Mandryka

et Claire Bretécher, c'était la grande époque de *L'Echo des savanes*, sorti peu avant [*en mai 1972*, NDLR]. Il y a eu un mini-scandale quand des parents ont mis le nez dans le journal et ont hurlé à la profanation de Mickey Mouse [*rires*]. Après le lancement de l'*Echo*,

Le portrait de Franquin par Gotlib, paru en préface de l'album des *Idées noires*.

